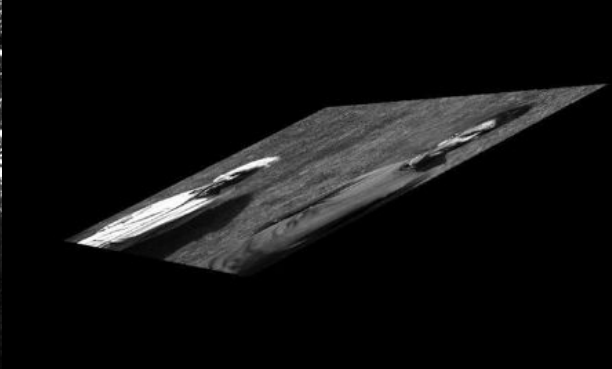
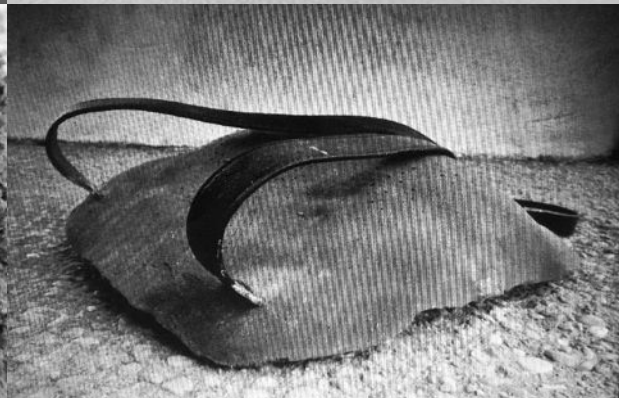


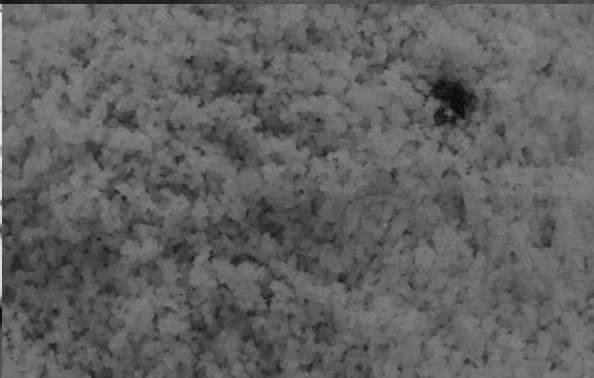
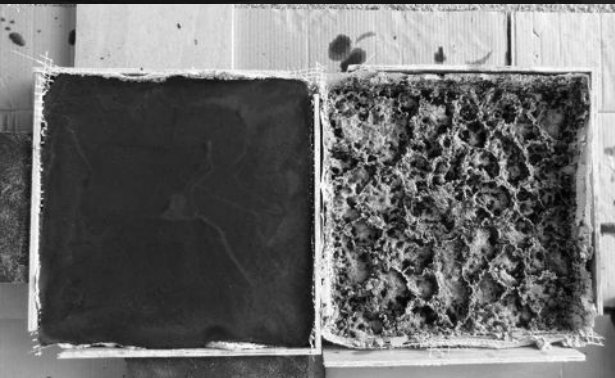


ELODIE FRADET









ORIGINES/ANCRAGES/DESTINATION

Je suis née en Août 1984, d'un père Hestia qui construit des maisons et d'une mère Hermès ayant vécu jusqu'au mariage dans une roulotte. La construction et le mouvement étaient déjà dans mes racines.

En 1992, sur l'île, *mes chers parents* gagnent une caméra au Super U. Dès l'âge de 8 ans, je tourne mes premières images : déjà celles des miens déambulant le long des routes de Vendée en attente du passage des soeurs cyclistes bien trop rapides pour rester dans le cadre. Commence déjà à se dessiner la silhouette des préoccupations majeures de ma pratique artistique : le temps, l'attente, l'errance, la représentation de la cellule familiale, le caractère insaisissable des choses. De ses images du passé naîtra l'idée de *La Poursuite* réalisée en 2013.

En empruntant souvent la voie de l'autofiction, je commence à bâtir mes mythologies personnelles. Puis, petit à petit représenter mon histoire familiale pour en révéler les contradictions internes devient aussi une manière d'imaginer un propos plus large sur l'état de notre monde.

À partir de mes questionnements sur la narration et la mise en scène, j'entame en parallèle une pratique du volume mêlant souvent béton et objets récupérés par l'entreprise familiale. Ce qui m'intéresse dans ce processus de construction c'est de trouver une richesse de production à échelle domestique. Je me vois comme la bricoleuse de formes et d'images décrite par Lévi-Strauss dans *la Pensée sauvage*.

En 2009, je commence à travailler aux côtés d'Agnès Varda. Bien qu'éblouie par le monument cinéma, ce qui m'intéresse, c'est la petite entreprise, la machine à fabriquer des images en mouvement, à les bricoler dans leur épaisseur, à les disposer, les installer, les exposer. Ce qui me captive dans le processus de création vidéographique c'est le rapport à une matière concrète et à la fois impalpable, qu'il s'agisse de l'espace, du temps, des êtres/figures, de tout ce avec quoi on compose. Le paradoxe est bien là : construire des réalités (de l'Être) avec de l'insaisissable (du Non-Être). Mon expérience vidéo est un état, un état du regard et du visible, une manière d'être des images. Un état-image, c'est à dire une forme qui pense sauvagement ce que les images sont et font quand elles affrontent l'espace. La vidéo est devenue le lieu et le moyen même de mon rapport existentiel à l'art. Et par delà au monde tout entier (comme image, comme mémoire et comme histoire).

Femme visuelle aux racines célestes, travaillant avec mes yeux et mes mains, je creuse soigneusement les éléments de mon concept : habiter l'image comme on habite le monde. Un monde composé de réalités changeantes où il nous faut renégocier les réalités passées pour imaginer le présent, le monde en train de se faire.

J'aime à me voir à l'image de la vidéo : comme un être de passage, à l'existence assez brève et à l'identité incertaine.

Elodie Fradet est sortie doublement diplômée des Beaux-Arts de Nantes en 2009 et des Beaux-Arts de Paris en 2011.

Elle a montré son travail en France et à l'étranger, on peut citer notamment ses expositions " Video Art international Exchange Project" au Musée du XXIème siècle à Kanazawa, et "Yokohama France Collection", à Yokohama, au Japon en 2007 et 2008. On la retrouve également dans l'exposition "Femmes, femmes, femmes" au MAC/VAL à Vitry-sur-Seine en 2008 ainsi qu'à la Zoo Galerie à Nantes pour "Filmmakers" la même année. En 2009, Saison Vidéo l'invite au Musée des Beaux-arts de Calais. En 2012 et 2013, elle collabore avec le groupe de recherche FRAME et participe aux deux volets d'exposition au Point Ephémère et au 6B. En 2014, elle participe à l'exposition collective "Cosmic Players" à la galerie Martine & Thibault de la Châtre.

Elodie Fradet vit et travaille entre Montreuil et l'île de Noirmoutier.

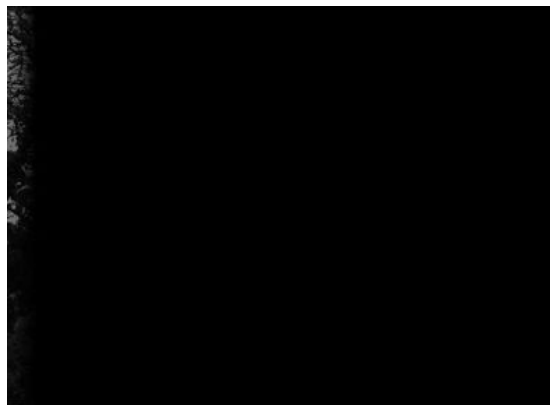
La démarche vidéo d'Élodie Fradet entièrement consacrée à l'exploration de son univers familial, se situe à la frontière de la fiction et du documentaire, du contrôle de l'image et de sa spontanéité. Après avoir établi une mise en scène, elle laisse agir des "figurants forcés" auquel la prise de parole est souvent interdite : ses parents choisis aussi pour leur maladresse face à la caméra, décrivent à travers leur présence immobile, la ritualité d'un quotidien, obsédé par un *horror vacui* pratique, ne dissociant pas le temps de la vie et le temps du travail. C'est en plongeant ces personnages réels dans une véritable stagnation - fabriquée paradoxalement à travers des images en mouvement - qu'Élodie Fradet se fait complice des modes de fonctionnement de l'espace affectif dans lequel elle a grandi. Elle implémente l'absence de déroulement que soutient ce musée du silence, perpétué dans son insularité et sa suspension.

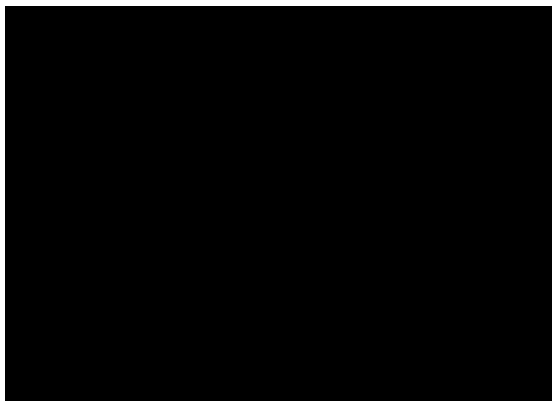
Pour son diplôme, elle a intégré à son travail vidéo une série de portraits et d'autoportraits en volume. Elle a choisi le béton comme matériau de fabrication pour son apparence lourde et figée, capable de rendre l'immobilité et la persistance de certains liens, mais aussi leur fragilité. Le passage à la sculpture lui permet d'accéder au cœur de sa recherche par des moyens d'investigations complémentaires et de retravailler son rapport aux objets. On retrouve ici, comme dans la vidéo, l'ambition de fétichiser l'éphémère, permettant à la sculpture de conserver une apparence inachevée. Cette état de transition reflète la lente consommation qui agit, constante et inaperçue, derrière l'immobilité et la présence de la disparition dans le «pas encore abouti».

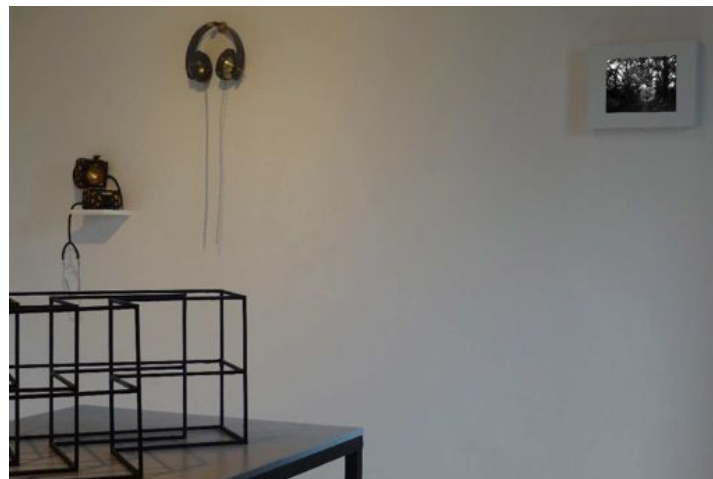
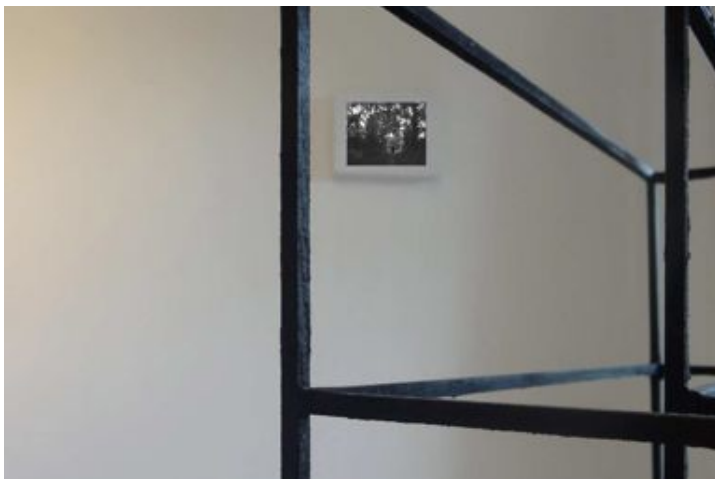
Simone Frangi_ texte critique_ Catalogue des diplômés 2011 de l'ENSBA .



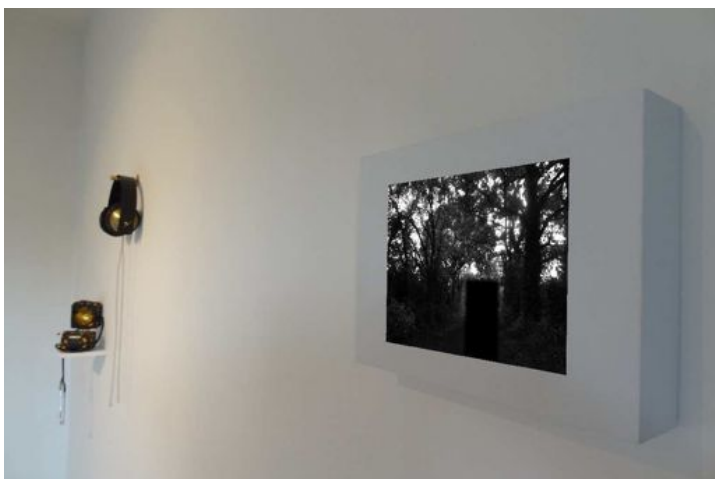
Stills *La Traversée*, [■1-■2]
2014 in progress,
5 mn, 29 sec (*La Traversée*, [■1] 3 mn, 59 sec ; *La Traversée*, [■2] 1 mn, 24 sec)
Vidéo HD 16/9







Open Studio J. Grivel. Cité Internationale des arts. Paris.



La Traversée, [■1, ■2]

Dimensions du dispositif L.30x H.22x P. 6cm.

Ça !

Note sur *La Traversée* une vidéo en cours d'Élodie Fradet.

La Traversée est une vidéo d'Élodie Fradet, sorte de work in progress à travers lequel elle déploie ses préoccupations plastiques s'avance à pas comptés dans sa vie psychique et affective et déroule par ajouts successifs d'images une non histoire hantée par l'histoire familiale et l'histoire globale.

Il importe de la voir une fois avant d'avoir lu ces lignes. Maintenant !

Parce qu'il y a une sorte d'étrangeté dans ces images et que ce qu'il y a à voir, semble banal, un paysage un chemin de campagne qui ressemble à n'importe quel chemin de campagne. En fond sonore le bruit du vent et les chants des oiseaux. Mais vers le fond de l'image, on voit un petit bloc noir, parallélépipède rectangle presque minuscule dont la simple présence suffit à contredire en tout la richesse rhizomique de la nature.

Longtemps rien ne se passe sinon le mouvement des branches et qu'accompagne un vague vacillement de nos certitudes. On pourrait penser qu'il s'agit d'une prise de vue, type photographie avec bande son et que notre attente pourrait bien ne conduire nulle part.

Mais on ne peut détacher ses yeux de ce petit bloc de nuit. On ne peut pas ne pas prendre acte de la tension qui s'instaure. Il est comme un « ça » dans l'évidence du monde, comme une tache dans le bruissement de la nature, comme un secret déposé là par hasard et dont on ne sait ni ce qu'il faut en faire ni ce qu'il faut faire face à lui, détourner le regard ou partir en courant. Ou attendre de voir ce qui va se produire.

C'est alors qu'il se met à bouger. À se déplacer, par à coups comme cela se fait dans le monde des images sans que l'on comprenne bien comment il le fait. Et encore moins pourquoi. Il va, il avance, il avance vers nous, il se dirige droit sur nous, il est là, près, si près que sa présence se dissout, se dilue, et masse d'encre envahissant le ciel, la terre et les arbres, recouvre l'écran, tout l'écran.

Rien, plus rien, sinon un tremblement du noir sur l'écran devenu muet.

Puis le voilà à nouveau. On ne comprend ni ce qui s'est passé ni ce qui se passe sinon qu'il semble être passé non pas près de nous, mais « en » nous, qu'il a développé sa puissance de rature, de marque non humaine transformant ce paysage banal en symbole et

qu'il est ressorti de nous pour cette fois s'éloigner dans le paysage emportant avec lui son mystère, son secret et nous laissant penser, soudain que ce secret est aussi le nôtre.

Et puis on comprend qu'il peut revenir encore et encore, balancier du secret dans le voyage de la vie.

Et puis, il y a ce qu'il est possible d'apprendre de ce qui se trame pour Élodie Fradet, de découvrir un peu de la source mentale, psychique, vitale, dans laquelle est va puiser pour réaliser ces images.

Ce déplacement d'un objet non identifié évoque, cette apparition fantomatique dans un paysage qui est comme l'incarnation du paysage est plus qu'une métaphore, plus qu'un symbole, une transcription poétique et puissante d'un autre voyage, aussi éternel que sans fin celui des nomades de tous les temps auxquels par ses parents appartient Élodie Fradet.

Ainsi entre elle et ça, entre elle et ce bloc de nuit mobile volatile et insaisissable, il y a l'épaisseur de l'histoire nomade, le corps de ses parents et l'ombre du temps qui ne passe pas. Quant au mode de déplacement de ce bloc de nuit dans l'espace réel, il évoque avec une rigueur poétique le déplacement des nomades sur cette terre, eux qui font leurs nids dans

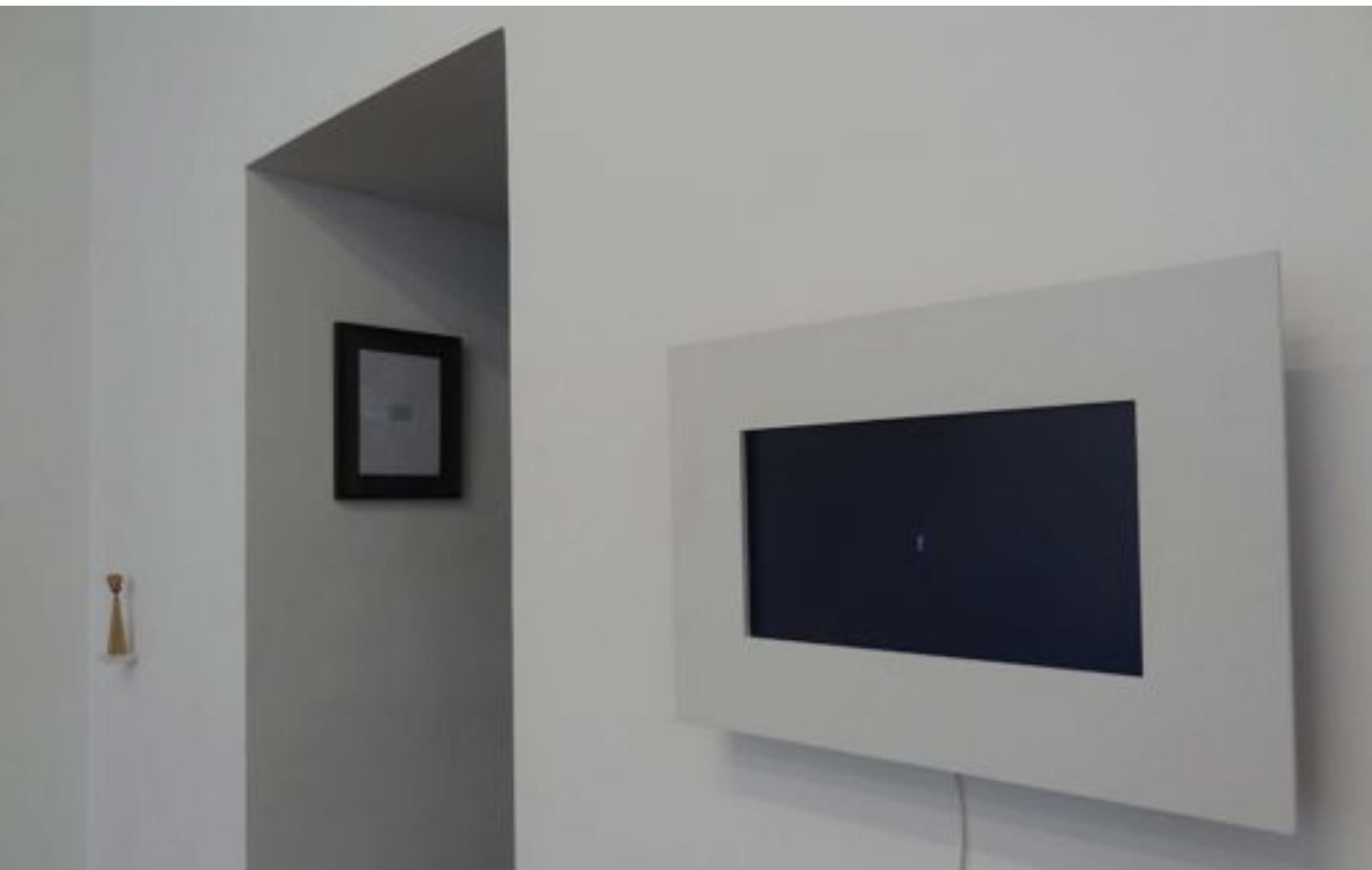
les buissons, eux que dans leur langue ils nomment des Schpouks, autrement dit des fantômes, eux qui sillonnent l'espace et le temps à la manière d'un mystère et d'un secret, celui dont nous semblons désirer nous défaire comme s'il était trop lourd à porter alors que c'est celui de notre histoire à tous, de notre histoire humaine.

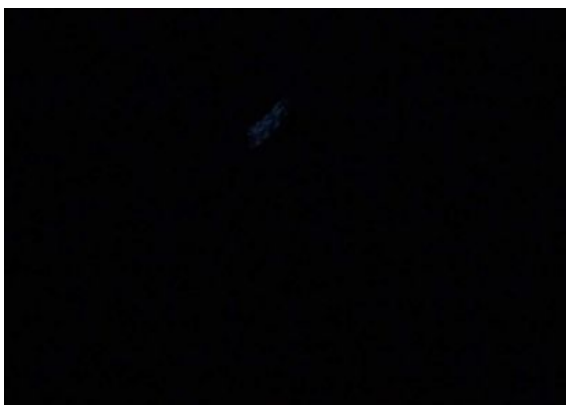
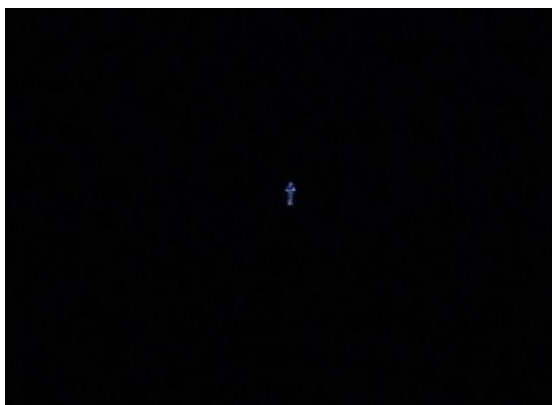
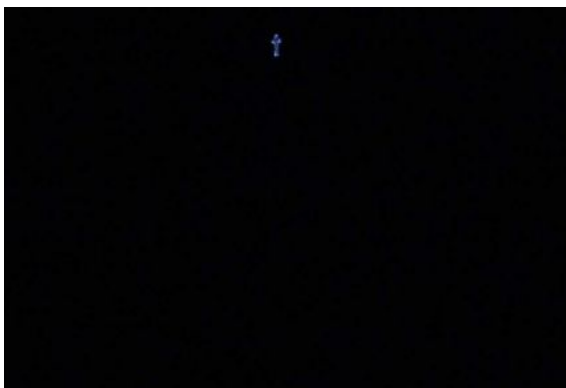
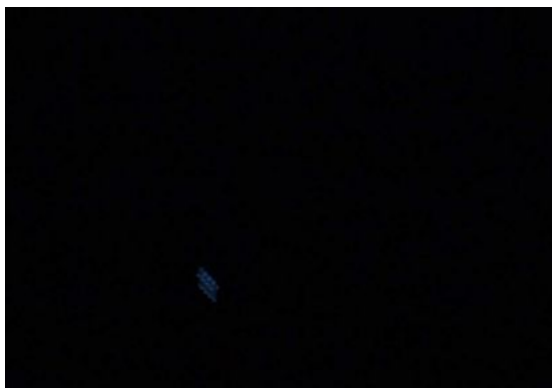
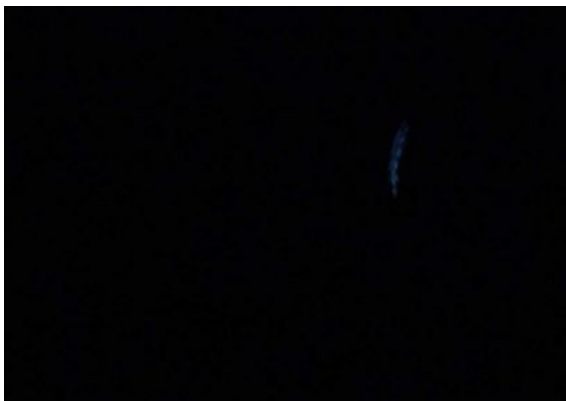
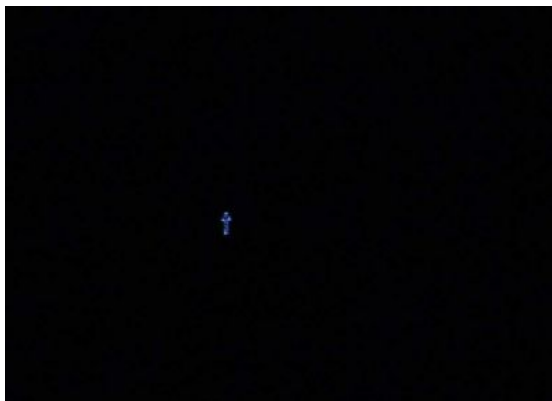
Et l'on comprend alors que le rythme de ce film est comme le balancement entre ces deux mondes qui nous constituent, celui de la reconnaissance de notre humanité et celui du déni du secret qui la fonde.

Elodie Fradet & Jean-Louis Poitevin à propos de La Traversée.

TK-21 LAREVUE, N°36-37







Je ne crois †

2014,
5 mn, 13 sec,
Vidéo HD 16/9

Je ne crois est un plan séquence dans et pendant lequel une forme lumineuse évolue dans l'espace de l'obscurité.

Cette forme est une croix sommitale qui d'accoutumé, désigne un lieu : elle est utilisée pour marquer le sommet et parfois également une frontière. La croce di Monte Rosa sur l'île de Lipari, sujet de cette vidéo, sert aussi de point de repère pour les navigateurs.

De par la prise de vue nocturne et éloignée de son sujet, la croix ne localise plus le territoire. Elle semble flotter, se meut sur fond de ténèbres. Étrangeté lumineuse, la croix devient spectre, fantôme qui s'agite, suspendu dans l'espace. Le lieu devient figure, une figure qui vient contredire les lois classiques de la gravité en serpentant entre forme et informe. Elle se manifeste à la limite de toute dimension dans ce cadre hors lieu.

Le titre fait référence au "Je ne crois que ce que je vois" de saint Thomas qui lie la question de la croyance à celle de la voyance. Cette maxime institue la visibilité en fondement de la crédibilité, et ouvre par là la représentation au travail de la

fiction et de la fictionnalisation figurative.

Vidéographié avec une puissance tremblante et suspendue, *Je ne crois* est un entre-deux, un de ces moments d'hésitation et de doute, un mouvement improbable.

À cet égard, on serait dans une époque anti-saint Thomas : on ne peut plus faire confiance à ses yeux. L'incertitude du visible est devenu le nouvel état des choses.

Je ne crois interroge les puissances de l'invisible et l'impuissance du visible. Elle est illumination.



La Divine,
2014,
bois, poudre de ciment, eau, sable,
Dimensions variables, diamètres des sphères entre 14 et 4 cm.







En 2014, "La Divine" a été montré lors de l'exposition "Cosmic Players" à la galerie Martine & Thibault de la Châtre.

La divination est l'art occulte de découvrir ce qui est inconnu. Elle est un domaine relié voire dédié au déchiffrement du monde aussi bien visible qu'invisible.

Une sphère de ciment repose sur un socle de bois de cypès. Lors d'une séance d'exposition, sa taille diminue jusqu'à disparaître.

Les soigneurs de la famille disaient que j'avais un don. Je pratique la cimentomancie.







Stills *La Poursuite*.





Still *La Poursuite*.

La Poursuite
2013,
6 mn, 51 sec,
Vidéo HD 16/9

La Poursuite a été montrée en 2013 au 6B à Saint-Denis au cours de l'exposition "To bring a tear to the stone" organisée par le groupe de recherche FRAME

Dans *La Poursuite*, le lieu n'est pas seulement un décor, un motif, ou même un signe, il est à la fois une forme et un fond, un objet et un sujet. Un *topos* et un *locus*.

Le lieu de cette poursuite, un bâtiment à l'identité plurielle est une zone d'occupation et d'observation : un vélodrome étrangement désert, vide de toute présence humaine, sans observateur hormi la caméra.

Les lieux vides sont des réceptacles pour l'inscription des images de mémoire.

Ces lieux de mémoire sont aussi des espaces en creux qu'on dirait "en attente".

Ces architectures exposées pour elles-mêmes, ses structures hiératiques, sont habitées seulement par l'absence.

Impression de latence, de flottement, ces lieux sont autant de *loci* hantés par des *images*.

La Poursuite se joue en deux temps tous deux composés d'une suite de plans faussement fixes

d'espace figé. Un premier temps : projecteurs éteints, escaliers déserts, gradins aux allées vides, sièges vacants.. On découvre peu à peu, plan après plan, cet anneau de béton entouré de zones d'observations et qui accueille en son centre un surnaturel espace vert. Seule la bande son : celle d'une vie urbaine environnante nous rattache à un présent mobile. Le retentissement d'une sirène civile va nous faire basculer dans le passé, dans le temps et le lieu d'un drame historique. Se remémorer.

La poursuite continue dans un second temps : celui de l'évènement sportif qu'accueille le bâtiment. La caméra fait le tour de cette ceinture de béton nous donnant à voir toujours en plan fixe des parcelles de cette piste.

Le temps cyclique se donne en effet doublement. S'établit entre les images une circularité singulière en fabriquant un cadre qui tourne sur lui-même, le temps défile en boucle dans un espace figé, un temps gelé.

Les images de *La Poursuite* orchestre une partition d'espace/temps entre passé et présent, mémoire et évènement.







Stills *Where is when.*





Still *Where is when.*



Still *Where is when.*



Still *Where is when.*

Where Is When
2012/2013,
6 mn, 30 sec,
Vidéo HD 16/9

Where is when a été montrée en 2012 au Point Éphémère à Paris lors de la soirée de projections "The FRAME Project" ainsi qu'en 2014, lors de l'exposition collective "Cosmic Players" à la galerie Martine & Thibault de la Châtre.

Pour la vidéo *Where is when*, j'ai choisi d'éprouver les limites de la prise de vue et, comme à mon habitude, de contrarier la construction filmique. J'y abolie les frontières traditionnelles qui bordent la vidéo comme le titre et le générique pour mieux rendre visible la perte de repères spatiaux temporels sur laquelle insiste le titre : on ne sait plus "Où est quand".

Deux figures, deux identités fantomatiques sont plongées dans un isolement, une solitude du quotidien. Ils habitent et déambulent un paysage naturel traité comme un décor sans qu'on puisse les situer, sans que l'on sache ce qui est de l'ordre de la fiction et ce qui est de l'ordre d'un réel révélé dans sa théâtralité. Les actions paraissent banales mais trouvent pourtant une grande intensité, dans la solitude existentielle de personnages privés de la parole.

J'ai tenté de saisir la pure présence des êtres, en scrutant les corps comme des paysages sensibles. Je me suis sentie ici proche de Paul Valéry, pour qui la peau est ce qu'il y a de plus profond, et donne la ligne de ma démarche, l'image mouvement comme art d'explorer les surfaces.

Where is when est une réflexion sur les potentialités plastiques et narratives de l'image. Le paysage, considéré comme espace scénique, est réinvesti dans des constructions fictionnelles interrogeant la manière dont un corps peut habiter un décor. Habiter le décor devient ici une question existentielle, celle d'habiter le monde.

Where is when contracte l'espace, et ouvre en même temps vers un possible ailleurs. Nous y progressons à travers des imaginaires où les perspectives documentaires et fictionnelles s'emmêlent.





Ligne de têtes

2012/2013,
bois, poudre de ciment, eau,
sable. Dimensions variables.
Planchette au mur la plus haute
140 x 30 cm.

La ligne de tête, aussi appelée
potence, est une barre
horizontale utilisée dans
certaines écritures brahmique.
Elle est également, dans la
pratique de la chiromancie, la
ligne qui représente la manière
dont on pense et voit le monde.



L'installation est composée de
têtes en ciment fixées sur des
planchettes de bois disposées
au mur et d'autres en attente
dans leur boîte au sol.

Des possibilités de mouvements
et d'actions des choses entre le
sol et le mur se créent. Pourtant
l'immobile persiste tel un
chantier interrompu, laissé à
l'abandon en attente de corps
compétents.



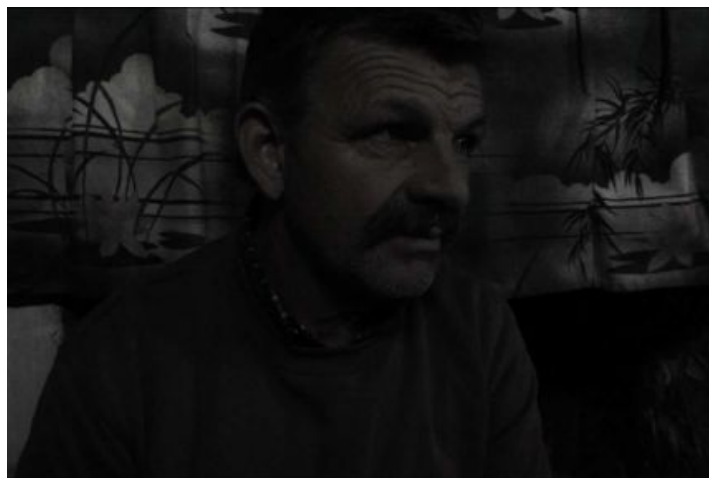
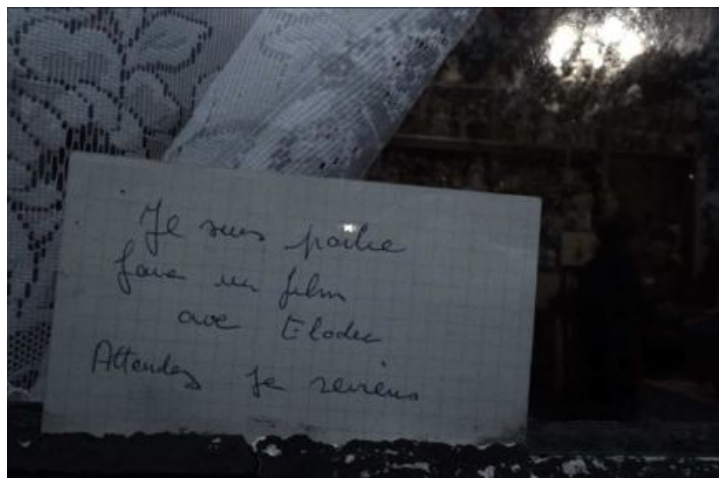


Stills *Tantôt*.

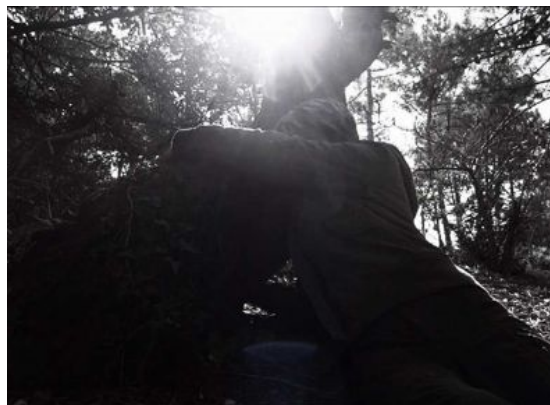




Stills *Tantôt*.



Stills *Tantôt*.





Still *Tantôt*.

Tantôt
2011,
14 mn, 23 sec,
Vidéo HD 16/9

Elodie Fradet a construit *Tantôt* en s'intéressant plus particulièrement à la notion d'acteur et de figurant. Le figurant donne son corps à l'image ; il est sans voix et peut paradoxalement en témoigner. Par son indifférence, il confère au récit sa crédibilité.

Ici, les fidèles "figurants forcés" de la vidéaste deviennent acteurs-actants, prennent la parole, agissent dans le récit pour le découdre davantage.

Dans leur immobilité hiératique, ils sont à la fois hors du temps et dans l'image, inscrits dans une histoire, une légende singulière, étonnamment présents dans leur absence. Pensé comme dans une *Aventure* d'Antonioni, les figures de *Tantôt* sont



Still *Tantôt*.

perdus dans un monde trop vaste pour eux; ils ne savent plus comment se mouvoir, dans quel but, quelle direction ni quoi ressentir. Ils ne nous rassurent guère plus que le contenu de cette fiction qui hésite à prendre un chemin définitif.

Elodie Fradet tente de comprendre le caractère insaisissable des choses, l'incapacité de l'image à les

représenter, du récit à les contenir, du regard à y adhérer et à en déchiffrer le mystère.

Tantôt est une fuite permanente du temps et du sens jouée par quatre personnages en quête d'auteur.



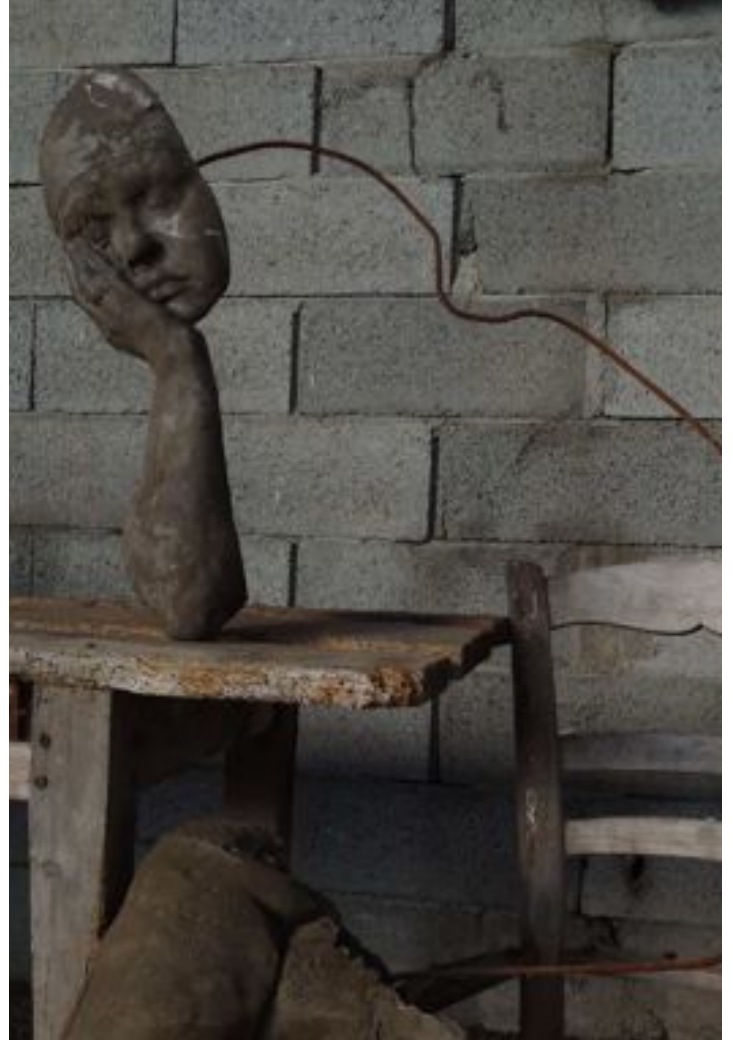




La dormeuse éveillée_ Autoportrait,
2011,
table et parquet en bois, béton de
ciment, fer aciéré, mur de parpaings.
L. 200 x l. 150 x H. 140cm.

On crée des choses puis on s'y
attache.
Je suis la dormeuse éveillée, la
gardienne de la demeure et de la mise
en scène.

Le dormeur éveillé selon Gaston
Bachelard cherche à comprendre la
fondation imaginaire de toute réalité.
L'esprit de Bachelard est le théâtre du
combat paisible que se livre le savoir
et l'extase poétique. La dormeuse
éveillée est une femme totale, à la fois
diurne et nocturne.
Une femme du rêve et de la réalité
confondus, qui évolue à la jonction du
visible et de l'invisible.









Mémémoires,
2009 in progress,
45 mn, 16 sec,
vidéo installation,
bois, vidéo HD 16/9,
H. 170 x L. 30 x l. 20 cm.

Mémémoires de famille
est une construction en bois de
palettes : celui que ma grand-
mère utilise pour chauffer sa
maison. Elle représente une
cabane perchée miniature dont
la seule ouverture accueille une
vidéo. On peut y voir Léna
attablée, derrière elle son feu de
cheminée. Elle est l'interprète, la
diseuse. Elle lira «douleur» pour
«doubleur». Elle n'a pas l'
habitude de dire ces mots: les
miens et ceux de la création, les
artistiques. Elle est la maîtresse
ignorante.









Cosmos
2008/2009,
4 mn, 32 sec,
Vidéo DV 4/3

Un enfant déambule dans un champ de cosmos, fleurs de jachère.

La caméra caresse, heurte, écrase les fleurs sur son passage, se rapproche au plus près du garçonnet, le perd, le cherche, le retrouve, puis le perd à nouveau.

L'enfant évolue dans une nature démesurée, surréelle. Elle l'ensevelit, l'absorbe peu à peu comme l'anticipation d'une disparition, d'une perte.

Le corps se confronte à cet all over végétal, où les repères se fondent au travers de ce paysage dominateur, à l'échelle du Cosmos.

Cosmos est une image vidéo projetée sur un mur, le couvrant intégralement, du sol au plancher, donc l'effaçant, et s'affichant comme une image flottante, suspendue dans l'espace, presque aérienne, entre terre et ciel. Le visiteur peut ainsi s'élancer dans l'espace de l'image, dans le cosmos.





Page de gauche

Elles étaient,
2009,
installation,
ciment, chaussures usagées
Dimensions variables.

Ci-contre

Quadrupède,
2014,
tirage photographique n°1
série "Framing Sculptures",
H. 29 x l. 23 cm.

Elles étaient est née
de l'idée d'un père maçon
qui me ferait de belles
jambes.

Elles étaient ne supporte
plus rien, "Elles" est une
ruine en représentation, une
histoire passée.

D'un surréalisme par dessus
la jambe, *Quadrupède*
immortalise mon père et ces
dernières.







La Muraille
2008,
3 mn, 45 sec,
Vidéo DV 4/3

L'action de *La Muraille* se déroule en un plan séquence nocturne : une jeune femme s'avance vers une fenêtre, l'ouvre et doucement, se déshabille.

La Muraille prend sa source dans l'histoire du clair-obscur pour laquelle voir implique naturellement fantasmes et rêveries. On pense à cette femme amoureuse dans le *Nosferatu* de Murnau.

L'obscurité isole et retient chaque être au fond de lui-même. On peut y éprouver l'invisible, l'incertaine et la fondamentale inquiétude de la nuit comme antichambre du néant. Ou bien, on y mesure la force de l'imaginaire et la fascination libératrice de l'infini.

La Muraille est donc une mise à nue hésitante et pudique offerte à la nuit, à l'inconnu. Elle se joue au ralenti, jusqu'à se figer quelques fois, le corps lui-même semble ne plus se satisfaire de sa propre vitesse. Jusqu'au dénouement, l'effeuillage va et vient comme des moments d'hésitation d'un corps mécanique, d'un être en instance de figuration.

La vitesse de défilement des images de *La Muraille* modèle le temps, sculpte le sentiment de la durée, vers l'illusion d'une matière, une chair plastique.





Chaperonnes-Tu?

2008,

5 mn, 30 sec,

vidéo DV 4/3

Chaperonnes-tu?*, sélectionnée dans le cadre de la "Saison Vidéo 2009" a été montrée au Musée des Beaux-arts de Calais lors de la projection collective "Once Upon a Time".

La narration ouverte de *Chaperonnes-tu?* n'enferme pas les images à l'intérieur d'un simple récit. Elle permet ainsi d'envisager toutes les envolées.

Elodie Fradet met en scène un monde fantastique et cependant étrangement familier.

La vidéo a été tournée dans la maison familiale située sur l'île natale. Quatre personnages habitent cet univers où plane une certaine menace : celle du dénouement, celle d'une fin qui ferait se rencontrer réel et imaginaire.

La vidéaste y dirige ses parents, la mort et Makiko Furuichi. Cette dernière y est la fille bis, « l'envoyé du dehors » tel que Deleuze définit l'inconnu du *Théorème* de Pasolini.

Inspirée du *Septième Sceau* de Bergman, ici la mort, apprivoisée et personnifiée siège au milieu des vivants.

Conçue pour faire écho à un malaise en sommeil, la bande sonore est composée d'une brique de mélodie agaçante de conte montée en boucle. Elle met le spectateur à distance des émotions des personnages, l'empêchant de pénétrer véritablement dans la narration, et participe à l'impression de non-linéarité de l'ensemble.

**Chaperonner* : Servir de chaperon à une jeune fille; accompagner quelqu'un de plus jeune que soit pour la protéger. Au début du XVIIIème siècle, le terme chaperon désignait une sorte de chapeau qui avait un bourrelet sur le haut et une queue qui pendait sur l'épaule.



D.N.S.E.P 2009 Ecole Supérieure des Beaux-arts de Nantes Métropole.

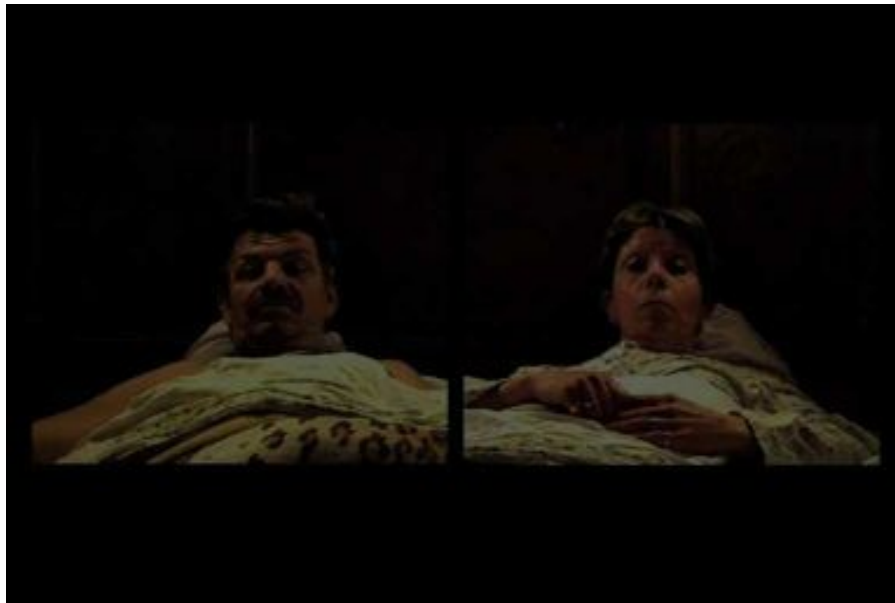
À gauche. La Muraille.

À droite. Chaperonnes-tu?



D.N.S.E.P 2009 Ecole Supérieure des Beaux-arts de Nantes Métropole.

À gauche. Chaperonnes-tu?
À droite. Mes chers parents.



Still Mes chers parents



Dimensions du dispositif L. 17,6x H. 13x P. 5cm.

Mes chers parents
2007/2014,
2 mn, 51 sec, en boucle
vidéo DV 4/3

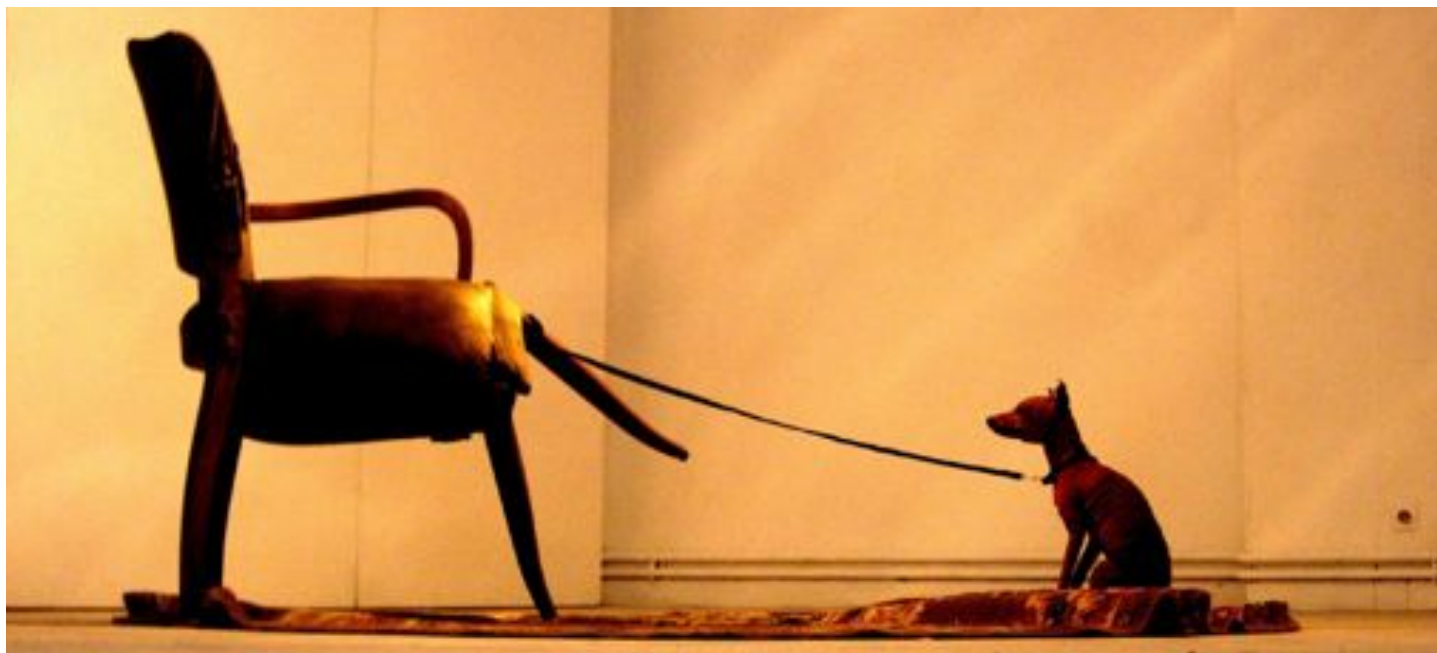
Mes chers parents ont été montrés en 2008 à la Zoo Galerie à Nantes lors de la soirée de projection "Filmmakers" ainsi qu'au MAC/VAL de Vitry-sur-Seine dans le cadre de l'exposition "Femmes, femmes, femmes" la même année. En 2014, ils sont présents lors de l'exposition "Cosmic Players", à la galerie Martine & Thibault de la Châtre.

Au lit, deux figurants forcés, chacun coincé dans sa propre temporalité, le doigt en suspend sur la gâchette ou bloqué dans le creux de l'oreille.

Spectateur de cette tragi-comédie de l'être qui recommence chaque matin, on assiste, en silence, à la possibilité de la fin d'un monde. *Mes chers parents* échappent finalement à toute finalité autre que leur mise en boucle.

Rien de plus mais à l'infini.





D.N.A.P 2007. Ecole Supérieure des Beaux-arts de Nantes Métropole.

Les femmes qui ont perdu leur mari sont parties au musée,
2007,

dispositif à plusieurs éléments
reliés entre eux.

Tapis insulaire, chaise cassée,
pendule déréglée, lesse,
pinscher nain empaillé,
luminaire allumé.

H. 90 x diamètre du tapis 200
cm.

Ce dispositif relie une chaise seule et
détraquée à un chien vivant en
apparence, scrutant lui-même une
pendule déréglée.

La chaise s'est cassée. Elle l'a jeté. Je
l'ai récupéré. Sa stabilité rompue, elle
s'est mise à lever la patte pour pisser.
L'attentif et fidèle toutou silencieux
scrute le temps passer en attendant
ses veuves. Elles ne viendront pas.
Elles sont parties au musée. Où est le
musée? Où est l'oeuvre? Où est la
maison? Le temps peut déborder. Les
choses sont trop faibles. Tenir bon,

tenir debout, attendre, regarder
pourrait bien être le but de la
manoeuvre.



LA TRAVERSÉE 2014 in progress

JE NE CROIS 2014

LA POURSUITE 2013

WHERE IS WHEN 2012/2013

TANTÔT 2011

MÉMÉMOIRES 2009 in progress

COSMOS 2008/2009

LA MURAILLE 2008

CHAPERONNES-TU? 2008

MES CHERS PARENTS 2007/2014

PARCOURS/EXPOSITIONS/PUBLICATIONS

PARCOURS

2011

- DNSAP Ecole Nationale Supérieure des Beaux-arts de Paris.

2009

- DNSEP avec les félicitations du jury. Ecole Supérieure des Beaux-arts de Nantes Métropole.

EXPOSITIONS COLLECTIVES

2014

- "Cosmic Players". Galerie Martine & Thibault de la Châtre. Paris.
Commissariat : Basserode.
- "Featuring... Open Studio Jérôme Grivel". Cité Internationale des arts. Paris.

2013

- "To bring a tear to the stone". 6B. Saint-Denis.

2012

- "Frame Project". Le Point Éphémère. Paris.

2009

- "Once Upon a time". Saison Vidéo. Musée des Beaux-arts et de la dentelle de Calais.

2008

- "Yokohama France Video Collection". Red Brick Warehouse Akanenga. Yokohama, Japon.
- "Femmes, femmes, femmes". MacVal. Vitry-sur-Seine.
Commissariat : Cécile Paris & Stéphanie Airaud.
- "Filmmakers". Zoo galerie. Nantes.
Commissariat : Aude Launay.

2007

- Video Art International Exchange Project". Musée du XXIème siècle. Kanazawa. Japon.

PUBLICATIONS

2014

- "Ça" Texte de Jean-Louis Poitevin à propos de *La Traversée*. TK-21 LAREVUE, N°36.

2012

- DIPLÔMÉS 2011. Beaux-arts de Paris les éditions. p96/97

2009

- SAISON VIDÉO 2009 #33. p66

AUTRES

2009-2012

- Assistante d'Agnès Varda.

© 2014 Elodie Fradet. Tous droits réservés.

CONTACTS

www.elodie-fradet.com / elodie.fradet@gmail.com /
mob. +33 (0) 6 77 19 11 22





